

Je referme l'enveloppe en tremblant et je la dépose sur mon lit. Les yeux me brûlent et mon pouls est vif. Dans la pièce adjacente, il s'arrête enfin de crier et se remet à boire. Je le hais tellement. Maman ne dit pourtant jamais rien. Elle n'a pas peur de lui mais elle sait que ses crises sont telles les ondées ; il est inutile de lutter. Elle dit d'ailleurs que les touristes sont les responsables de la fureur des cieux. C'est en effet en été, durant la période estivale, que les colères de mon beau-père et que les crues du fleuve sont les plus impressionnantes.

Nous habitons un petit village, surplombant le site des Trois Gorges, sur le fleuve Yang-Tseu-Kiang. Des touristes viennent du monde entier admirer cette région du centre de la Chine lors de croisières sur des yachts luxueux. Le fleuve Bleu, comme ils le surnomment, dévoile des paysages surprenants, romantiques, poétiques et parfois même mystérieux. La première des trois gorges, Qutang, où nous habitons, est la plus grandiose de toutes. Le village est assailli de touristes d'avril à septembre, avant d'être oublié du reste du monde. Il retrouve alors sa beauté naturelle. Maman et moi en profitons pour nous promener sur le chemin de la falaise. Nous parlons ainsi pendant des heures, déambulant parmi de jeunes bambous verdoyants. Nous contemplons le paysage enchanteur, tout en oubliant notre pauvreté et nos vies destinées à un futur morne et triste.

Mais aujourd'hui nous n'avons pas de temps pour la rêverie. Il faut que nous nous rendions au village pour acheter des parchemins et de l'encre. Maman exerce l'art de la calligraphie et je vends ses œuvres aux touristes. Ils sont émerveillés par la légèreté des traits et la souplesse avec laquelle elle manie le pinceau. J'aime voir leur visage admiratif. Je me sens alors fière d'être sa fille. Depuis quelques temps pourtant, ses dessins paraissent plus fragiles et tremblants. Enceinte de plusieurs mois, la chaleur et l'humidité du mois d'août la fatiguent énormément.

En chemin, elle s'appuie plusieurs fois sur mon épaule. Ses jambes trop maigres ne la soutiennent plus. Je lui propose alors gentiment de rentrer se reposer à la maison. Je la regarde s'éloigner. Ses pieds sont nus et ses vêtements ressemblent à des haillons mais elle garde une posture digne et droite. J'aimerais l'appeler, rester auprès d'elle. Il faut pourtant que je sois forte; ce soir, tout sera terminé...

Je croise en chemin Zhen, mon amie, la seule qui m'ait jamais comprise. Son prénom signifie « trésor, précieux ». Elle représente d'ailleurs tout l'or du monde à mes yeux. En la voyant, j'éprouve un pincement au cœur. Quelle sera sa réaction en lisant ma lettre?

Elle semble triste et ses yeux noirs bridés étincellent. En m'approchant, je remarque une goutte pareille à un petit cristal couler le long de sa joue. Elle me raconte entre deux sanglots que des touristes insultants se sont moqués d'elle. Zhen a peur de ces étrangers à la peau blanche, aussi pâle que l'écume du fleuve. J'essaie de la consoler, mais comment trouver les mots justes?

Pour ma part, j'aime bien les touristes, quoique leur attitude me paraisse parfois stupide et incompréhensible. J'observe en cachette leur stupéfaction devant cette nature magique, qu'ils découvrent avec des yeux d'enfants. Lorsqu'ils croisent mon regard, une lueur de surprise apparaît. Seraient-ils étonnés par mes yeux couleur d'émeraude ? Je suis chinoise mais j'ai les yeux verts. Maman m'a appelée Lin, ce qui signifie « Jade Magnifique ». Ma peau métissée et ma longue natte noire contrastent avec cette couleur insolite. Je n'en ai

jamais voulu à Maman d'avoir succombé aux charmes d'un de ces étrangers. A vrai dire, je me sens un peu étrangère moi-même.

L'activité et le bruit du village me ramènent brusquement à la réalité. J'achète ce dont ma mère a besoin, sachant pertinemment que je ne rentrerai pas à la maison. Un groupe de jeunes européennes attire mon regard. Feng, mon fiancé, est au milieu des jeunes filles en train de prendre des photos. Elles sont jolies et il sait comment les faire rire. Il a également su me charmer il y a bien longtemps et j'ai été assez naïve pour croire à ses promesses. J'étais jeune; il était beau. Sa voix suave et ses yeux dissimulaient habilement le mensonge. Cependant, sa richesse aurait pu aider à subvenir aux besoins de ma famille. Mais en le voyant aujourd'hui, une vague de tristesse me submerge. Oui, j'ai raison, il faut que je quitte ce village et cette vie pour laquelle je ne suis pas faite !

Je décide alors de prendre le chemin de la falaise pour méditer encore un peu. Quoiqu'il en soit, je ne rentrerai plus. Le bateau appareille ce soir et les flots l'auront sans doute éloigné avant que Maman ne lise la lettre. Je marche silencieusement, pas à pas. Des perles de sueur me caressent délicatement le dos. Est-ce l'humidité étouffante du mois d'août ou la peur de quitter les miens qui provoque cette sensation de mal-être? Je contemple l'eau du fleuve et ses couleurs mystérieuses, tandis que la brume s'épaissit. La végétation sauvage recouvre les parois abruptes des falaises. J'aperçois des écueils, qui semblent m'avertir du danger vers lequel je me précipite. Le brouillard s'est désormais installé. Bien que mon champ de vision se soit considérablement réduit, je ne crains rien. J'emprunte ce sentier régulièrement depuis de nombreuses années. Je suis prisonnière des nuages mais j'aime cette sensation de solitude. J'avance prudemment pour ne pas quitter le chemin qui borde le précipice. Les herbes hautes me griffent les jambes. Soudain, mes pieds glissent sur une branche humide. Ma jambe heurte un rocher et mon corps bascule, attiré vers le bas par une force invisible. J'essaie de me rattraper à des pousses de bambous mais je comprends vite que la chute est inévitable. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur. Chaque seconde me paraît une éternité. Tous mes sens sont en alerte et le bruit du fleuve devient de plus en plus assourdissant. Tout à coup, plus rien...

Où suis-je ? Je n'en ai aucune idée. Les yeux me brûlent et mon pouls est lent. J'ouvre péniblement les yeux mais je les referme aussitôt. Un étranger est agenouillé à mes côtés. Je les rouvre doucement; il est toujours là. Sa tête est orientée vers moi mais je ne peux discerner son visage à cause de son capuchon. En me voyant consciente, il commence à parler. Le timbre de sa voix est profond et son accent mélodieux. Sa silhouette est svelte et élancée. Mon père lui ressemblait peut-être. Je me laisse porter par ses paroles. Après m'avoir demandé si je vais mieux, il prend une profonde inspiration et poursuit sur un ton solennel. A ma plus grande surprise, il me propose un avenir meilleur, loin d'ici. Tout cela me paraît intemporel et dénué de sens, mais je n'ai plus la force de réfléchir. N'est-ce pas ce dont j'avais toujours rêvé ? Ma tête me fait encore affreusement mal et je ne vois personne aux alentours ; il est le seul qui puisse me sauver. Je lui tends ma main fébrile. Mes longs doigts tremblent au contact des siens. Ma décision est prise. Une nouvelle vie m'attend au-delà du Fleuve Bleu.

8 mois après :

Quelle joie de revoir ce petit village, mon petit village ! Je n'aurais jamais cru éprouver un tel bonheur en revoyant les rues pavées étroites, les maisons en bois étincelantes sous le soleil d'avril, la forêt de bambous malmenée par le vent et les villageois courageux à l'ouvrage. Mes rêves de jeunesse ont disparu. Le goût de l'aventure a laissé place au désir de revoir ma famille et mes amis.

Mes premiers pas sont très lents et je me délecte de chaque seconde. J'aimerais que ces instants ne cessent jamais. Au fur et à mesure, je redoute pourtant les retrouvailles. Il me

faudra expliquer les raisons de ma fuite. Il faudra que j'accepte les remontrances de Maman. Il me faudra enfin avouer ma lâcheté.

Je me dirige en premier lieu chez mon amie Zhen. Je remarque en chemin que tous les villageois sont en train de confectionner des cerfs-volants. Nous sommes sans doute le 4 avril, jour de la fête Qingming. Ce jour-là, nous rendons hommage aux défunts de nos familles mais notre tristesse se mêle à la joie d'accueillir le printemps. Les rares touristes présents regardent d'un air émerveillé la précision avec laquelle sont réalisés les cerfs-volants. En Chine, il est très important de soigner la forme et les couleurs de ces oiseaux de papier. Lorsque nous les lançons, nous espérons que leurs ailes majestueuses emporteront les mauvais esprits loin de nos villages et qu'elles protégeront nos défunts.

J'arrive au seuil de la porte de mon amie. Ses parents rangent la maison et son jeune frère travaille consciencieusement. Zhen est assise au fond de la pièce face au mur ; elle me tourne le dos. Les fenêtres grandes ouvertes provoquent de violents courants d'air. Les portes claquent, et la vaisselle s'entrechoque en une véritable cacophonie. Mes yeux sont fixés sur la silhouette fine et les longs cheveux noirs de Zhen. Je frappe à la porte si discrètement qu'aucun d'eux ne détourne son regard dans ma direction. Je m'éloigne. Je me sens mal à l'aise à cause de la peur des éventuels reproches et des pleurs. Je me promets intérieurement de revenir plus tard, dès que l'occasion se présentera.

J'arpente les rues les moins fréquentées et j'aperçois au loin mon ancien fiancé Feng. Il paraît préoccupé et bien qu'il semble regarder vers moi, il ne me remarque pas. Je n'ai d'ailleurs aucune envie de lui parler. Son égocentrisme et ses paroles charmeuses ne m'ont point manqué.

La maison de Maman se dresse après le virage, au bout de l'allée. Le vent n'a jamais été aussi violent et les branches de bambous se courbent, comme pour m'interdire le passage. Mes yeux se voilent progressivement à l'approche de cette maison qui ressemble plus à une cabane abandonnée. J'entends les hurlements d'un nouveau-né, recouverts par la voie rauque de mon beau-père. J'observe Maman cueillant des fleurs, derrière la maison. Sa peau est ridée et des cernes profonds marquent le contour de ses yeux. Ses cheveux sont dénoués et volent au gré du vent. Elle chante une ancienne comptine qu'elle m'avait si souvent murmurée à l'oreille pour me rassurer.

J'entre dans la maison. Mon affreux beau-père a fermé ses lourdes paupières et ses ronflements remplacent ses habituelles colères. Le nouveau-né, qui n'est autre que mon petit frère, observe attentivement un morceau de tissu. Il ne semble pas s'apercevoir de ma présence. Le seul meuble de la pièce est une table en bois, mangée par les vers. Maman avait l'habitude d'y exposer son matériel. Curieusement, les parchemins, les pinceaux et l'encre ont disparu. Seule une vieille enveloppe occupe le centre de la table. Dans l'alcôve, le portrait d'une jeune fille me fixe de ses grands yeux verts et son sourire insouciant illumine la pièce entière. Maman me disait souvent qu'elle puisait son inspiration à l'encre de mes yeux. Des larmes contenues depuis trop longtemps jaillissent alors. Mes sanglots ont le parfum des regrets. Je n'aurais pas dû la quitter, pas ainsi... La respiration de mon beau-père trouble le silence.

Je décide de rejoindre Maman, de me jeter dans ses bras et de remonter le temps à ses côtés. Elle n'est plus dans la clairière derrière la maison. Son ombre se déplace au loin sur le chemin de la falaise. Je l'appelle mais le vent recouvre ma voix. J'essaie de la rattraper mais je me dois de ralentir l'allure. Ce chemin représente tant de choses pour moi : des souvenirs d'enfance où Maman et moi nous reposions pendant des heures, des souvenirs fous où je rêvais de liberté en regardant l'eau couler et les oiseaux libres voler dans le ciel, et un souvenir effrayant enfin où ma vie toute entière avait basculé.

Maman s'est arrêtée à une centaine de mètres devant moi. Elle pose son bouquet au bord de la falaise, et les fleurs s'éparpillent aussitôt. Elle sort de son sac un cerf-volant. Il représente un petit oiseau au plumage vert magnifique. Je n'en ai jamais vu de semblable. Elle le serre une dernière fois sur son cœur puis, d'un geste harmonieux, elle lâche le long ruban blanc. L'oiseau prend son envol pour rejoindre le soleil. Maman le regarde disparaître dans l'immensité bleue au-dessus de nos têtes. Ce n'est désormais plus qu'un point, libre et pourtant prisonnier du vent.

Maman reprend son chemin, comme si le destin commandait ses actions. J'ai l'espoir de lui parler avant qu'elle atteigne le village.

Machinalement, je jette un regard à l'endroit où elle a déposé le bouquet. Les fleurs se sont dispersées formant un magnifique tapis multicolore. Il recouvre une étrange roche qui semble avoir été taillée à la main. Mais c'est une pierre tombale ! Je repousse en tremblant les pétales du bout des doigts. Je reconnais l'écriture fine de Maman. Peint à l'encre noire, un seul signe chinois calligraphié orne la pierre. Il est écrit « Jade Magnifique ». Un vent de tristesse m'accable. Maman avait prononcé ces mots à l'aube d'une matinée d'hiver 20 ans auparavant, à ma naissance. Les yeux me brûlent, mon cœur a depuis longtemps cessé de battre.

Mali

Voici le corps d'Helena.

Il est minuscule, fragile et fluët comme celui d'une enfant, mais ses deux seins, encore jeunes, comme deux charmantes piqûres de guêpe, sont la preuve que ce corps est déjà en âge d'être une femme. Un timide petit ventre commence également à pointer le bout de son nez au bas de son estomac. Le corps d'Helena n'est pourtant pas bien charnu, bien au contraire, ses membres paraîtraient plutôt chétifs mais le supplice lui creuse la taille, rehausse sa poitrine fleurissante, lui déforme les côtes et transforme sa posture. Supplice, meilleur ami des hommes qui se délectent des plaisirs visuels qu'il procure, cause de la forme bancale, forcée et monstrueuse de son corps. Carcan que connaissent si bien les jeunes filles à peine matures, sorties violemment d'un âge d'innocence pour préserver tous les charmes de leur candeur naïve dont profitent les hommes graveleux. Supplice, un simple assemblage de fer, de corde, de tissu, sorte de seconde peau déformante, nommé corset.

Mais le corps d'Helena fait fi de ce petit ventre bien rond car le supplice lui assure une cambrure et une distinction dignes des plus grandes dames, que le corps d'Helena n'est évidemment pas mais aime donner l'impression d'être. Mais pour avoir l'air d'être une dame, le corps d'Helena ne pouvait sortir seulement vêtu d'un corset, il fallait le parer de multitudes d'autres artifices inutiles mais certes beaux. Il serait d'ailleurs aisé de résumer le corps d'Helena en ces deux mots, inutile et beau.

Sa voix ne se faisait entendre qu'en de rares occasions, comme si elle voulait se préserver de quelque bêtise ou faute de langue, mais c'était une des plus belles choses qu'on ait jamais entendu, semblable à une symphonie de clochettes qui tintinnabulaient, les gens qui l'écoutaient ne prêtaient même plus attention ses paroles tant sa voix les transportait.

Sa peau était blanche, lisse comme du marbre et douce comme la caresse d'un pétale de lys, parsemée çà et là de tâches de rousseur. Ses cheveux longs glissaient sur ses fines épaules émaciées et encadraient son visage telles deux mains bienveillantes en de larges boucles blondes. Lorsque le corps d'Helena les relevait délicatement, toutes les têtes se tournaient vers lui, les yeux se fixaient sur la base de sa nuque délicate et chaque homme présent était alors pris de l'envie subite de dévorer goulûment le moindre centimètre carré de sa peau.

On l'habillait de robes aux couleurs gaies, pastel, tissées de pierres précieuses, de fleurs, de perles nacrées, de dentelle ou d'or, autant de chose qui sied le corps d'Helena, ses cheveux d'un blond intense, sa peau blême tachetée et la couleur fade de ses yeux gris.

Tous ses traits, ses courbes, tout son corps invitait à la sensualité, presque malgré lui. Il ne demandait rien à personne, les gens venaient d'eux-mêmes, attirés, comme des mouches alléchées par l'odeur de la carne rance. Car le corps d'Helena était de ces beautés violentes, de celles qui vous submergent jusqu'à la folie dès l'instant où vous posez les yeux dessus, qui vous prend à la gorge et vous frappe sans hésitation ni remord en plein cœur comme la pointe perfide d'un Cupidon malvenu.

Le corps d'Helena sait bien se tenir, bien parler, être gracieux, charmant, soigné et docile lorsque le moment l'exige. Il a appris à danser, chanter, écrire, parler, marcher convenablement. Il écoute tout ce qu'on lui dit et retient bien les leçons. Il peut faire ce que l'on veut, il est serviable à merci et soumis aux moindres envies.

Les autres aimaient bien jouer avec le corps d'Helena plus qu'Helena elle-même. Son corps allait mollement d'une main à l'autre sans jamais s'opposer. Ils le paraient de milles artifices incongrus, de poudre blanchâtre et de parfums âcres de souffre ; leurs mains agiles, d'un geste connaisseur, habillaient, coiffaient, maquillaient le corps néophyte et gauche de la pauvre petite fille comme s'il s'était agi d'une poupée grandeur nature.

Cela, les gens l'ont tout de suite bien compris. Ils profitent et meurtrissent le corps d'Helena, leurs médisances, leur jalousie, leur vulgarité, leur désir l'enlaidissent. Le corps d'Helena était parfait en tout point avant que la société ne s'en mêle. Les autres s'arrachent et rongent le corps d'Helena comme s'il s'agissait d'un magnifique morceau de viande, ils s'insinuent dans son être, au plus profond de sa chair comme les insectes dans la carne faisandée.

Ceci est le corps d'Helena.

Ici ou là, ce pauvre petit corps présente déjà les marques de la vie. A force de l'habiller et le déshabiller constamment, les mains hâtives de beaux parleurs ont troué sa peau. Ces bleus du corps d'Helena sont l'œuvre des gens, ce sont les autres qui les signent, qui laissent la trace de leurs doigts, de leurs mains, de leurs ongles, de leur bouche comme s'il s'agissait d'un livre d'or où ils apposeraient leurs appréciations, ils s'approprient tour à tour chaque parcelle de son corps, marquent leur passage comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle qui soit et s'en targuent à qui veut bien l'entendre. Comme si le corps d'Helena était à eux tout entier, le corps d'Helena est aux autres. On peut trouver sur son corps des marques, des bleus, des hématomes, toutes sortes de petits trous, creusés dans sa chair, encore rouges, comme des plaies suintantes qui ne cicatriseront jamais.

Le premier à l'avoir possédé est son propre géniteur. Il l'a marqué là, à un point précis juste au dessus de la clavicule gauche, tout près d'un grain de beauté. C'était le jour le plus chaud du mois d'août, la corde du collier de la mère du corps d'Helena s'était brisée sous la pression des doigts de la petite fille et les perles s'étaient répandues aux quatre coins de la résidence. Son père, le visage violet, l'avait saisie brutalement par l'épaule et avait plaqué sa tête contre le sol à l'endroit où la chaîne et les quelques pierres restantes étaient tombées, sa poigne était puissante et intolérable mais semblait hésitante, au bout d'un moment, ses gros doigts boudinés et moites relâchèrent leur emprise et se mirent à courir le long de la nuque et du dos du corps d'Helena, chaque endroit qu'il touchait laissant l'étrange sensation d'avoir été brûlé au fer rouge.

La seconde blessure est un petit trou placé au niveau de la base de la nuque, pauvre petit bout de chair ciselé maladroitement dans le cou délicat du corps d'Helena, accompagné de quelques égratignures causées par la pointe aiguë d'une paire de ciseaux. Ce trou, le corps d'Helena le doit à sa plus vieille sœur, née moins jolie et réfléchie et jalouse d'avoir été remplacée, qui voulut lui offrir un charmant cadeau pour son douzième anniversaire en lui coupant sauvagement ses beaux cheveux en quelques gestes brusques et en repeignant le parquet étincelant de sa chambre du rouge écarlate que le corps d'Helena aimait tant.

Son visage est heureusement encore intact, seules les lèvres du corps d'Helena sont bleuies aux coins. Ces meurtrissures sont un présent de son cher cousin. Il l'avait invité à l'occasion d'une de ses nombreuses réceptions où se regroupaient tous les jeunes révolutionnaires dépravés de la ville. Sous prétexte d'avoir quelques souvenirs de son voyage au Nouveau Monde à lui montrer, ils s'éclipsèrent en empruntant une des multiples portes dissimulées sans que le reste des invités qui s'enivraient dans le salon ne s'en aperçoivent. Ils s'étaient arrêtés dans une pièce sombre et étroite, il avait fait glisser adroitement ses doigts le long de sa joue palpitante et chaude, lui avait murmuré des paroles douces et bienveillantes auxquelles nulle jeune fille n'aurait su résister et l'avait embrassée avec force. Ses dents avaient heurté violemment l'émail éclatant de celles du corps d'Helena et entaillé les coins tendres de sa bouche minuscule de sorte qu'un mince filet de sang s'échappa des lèvres meurtries.

Il fit un pas en arrière, remonta son col, passa sa main dans ses cheveux pour en vérifier l'état, baisa le front du corps d'Helena, sourit, l'air rassasié, un peu moqueur, et repartit, tournant le dos au corps d'Helena. Le corps d'Helena était resté figé, seulement secoué par de

faibles tremblements, ses membres bleus de froid et son sang s'écoulant en de minuscules gouttes sur sol éclatant.

Mais le plus gros trou se situe entre les deux poumons et le diaphragme, à la place exacte du cœur. Celui-ci, c'est Helena elle-même qui se l'est infligé, ce jour-là, Helena est mort-née.

Une amie et un de ses parents avaient rendu visite à la famille du corps d'Helena, c'était un très bel homme et il le savait, il s'était présenté avec une charmante courbette et un sourire éblouissant, ses yeux rassurants, ses gestes d'une douceur extrême et ses paroles, toujours justes et réfléchies, étaient savamment calculés. Le corps d'Helena l'écoutait, transporté, ne retenant que ce que son cœur qui battait à tout rompre lui laissait entendre.

Lorsqu'il lui proposa une balade dans les jardins, elle accepta sans aucune hésitation, pourtant consciente qu'il ne s'agissait pas simplement d'aller admirer les fleurs.

Elle l'emmena jusqu'à sa chambre, il la dévêtit fiévreusement, ses mains chaudes tremblant d'excitation. Le temps se suspendit et plus rien n'importait. Les tapisseries, les tableaux de la chambre de la jeune fille dépeignant des scènes triviales de nymphes joyeuses, des scènes de bonheur, d'harmonie, de passion prenaient enfin tout leur sens. Les couleurs étaient plus vives, plus belles, comme si Helena redécouvrait le monde et voyait pour la première fois. Comme si rien ne s'était jamais passé avant cela.

Il la recouvrit délicatement du drap blanc pour qu'elle n'attrape pas froid. Blanc comme la peau du corps d'Helena, le premier et dernier vêtement d'Helena, blanc comme le drap qui recouvre un nouveau-né, blanc comme le linceul qui recouvre un nouveau mort. Il sortit du lit, commença à se rhabiller et lui conseilla d'en faire autant. Avant de regagner le salon, il se pencha vers elle et lui avoua au creux de l'oreille qu'il avait menti, qu'il était déjà engagé mais que le cher cousin d'Helena n'avait certainement pas menti sur la qualité. A ces mots, le cœur d'Helena s'arrêta net.

Il partit, le corps d'Helena se leva, essuya le mince filet de sang rouge courant le long de sa cuisse et de son mollet et commença à s'habiller maladroitement, trop habitué à ce qu'on le fasse pour lui. Le corps d'Helena revêtit ses compagnons de longue route qui avaient été froissés puis jetés distraitement au pied du lit, enfila sa combinaison, resserra son corset si fort qu'elle en était asphyxiée et que son esprit devenait blanc et vide, pour oublier, fit glisser par-dessus sa tête sa robe, se redressa, comme s'il ne s'était jamais rien passé, selon les exigences de son statut.

Puis il vint se placer devant la coiffeuse. Ses joues étaient encore rouges de l'affront subi, sa respiration saccadée et ses cheveux mal coiffés. Le corps d'Helena maquilla soigneusement mais non sans mal son visage, ses joues, ses yeux, ses lèvres, sa poitrine, dissimula les moindres bleus, les hématomes violacées et les marques de dents dans son cou, puis regarda son reflet dans la glace ; bien qu'il se fût appliqué, rien n'aurait pu cacher le cadavre pourrissant et suintant qu'était sa peau blafarde, abîmée et triste. A cette vision, il rit jaune de se voir si bleu. Il rit de voir son corps disparaître sous les couleurs disparates et grotesques d'un clown, sa peau blanche se couvrait de tâches passant du jaune pâle au violet profond, du bleu au marron, du rouge carmin au gris.

Elles étaient sombres et grandissaient à chaque seconde qui passait comme si elles avaient senti la mort s'insinuer un peu plus à chaque instant dans le corps d'Helena. Ses bleus suintaient le désarroi et la misère, les hématomes étaient les baisers amers du désespoir et de l'impuissance et les plaies, la morsure de la cruauté.

Ceci est le corps d'Helena.

Tout le monde le connaît, tout le monde l'apprécie et tout le monde y a goûté un jour. Mais Helena, qui connaît Helena ? Qui est Helena ? Ses amis, savent-ils qui elle est ? Et ces hommes qui lui récitent en vain quelque fade poème, mièvre et racoleur, pour s'attirer ses faveurs, la connaissent-ils ? Et sa sœur, son père, son cousin ? Et les invités de leurs réceptions ? Et vous ? Et moi ? Je ne sais pas qui est Helena. N'être personne, c'est n'être rien. Personne ne la connaît. Helena n'est personne, Helena n'est rien.

Elle importe peu, tant qu'elle se tient bien et veille à ne faire aucune faute, à n'importe quel prix, comme si le monde en dépendait, tout va pour le mieux. Aux yeux du monde, il n'y a que son corps, juste un ensemble de membres, de chair, d'organes, de cheveux, de fibres, de molécules, aussi agréable soit-il.

A première vue, le corps d'Helena ressemble à celui de n'importe quelle autre jeune fille à ceci près qu'il est un des plus beaux que quiconque ait jamais rencontré. Ne vous fiez pas à sa candeur, sa perfection, sa beauté et sa naïveté apparentes, c'est en réalité un corps invalide, un corps mort, pourri de l'intérieur et mangé par les vers.

Le corps d'Helena mange sans faim, boit sans soif, s'amuse sans envie, travaille sans conviction, sourit sans joie, pleure sans sincérité, vit sans vie. Malgré sa fraîcheur, sa jeunesse, malgré ses joues bien roses et sa poitrine laiteuse et délicate, comme deux pétales blancs rebondis qui se soulèvent et s'abaissent doucement au rythme de ses respirations, malgré son souffle qui se cristallise dans le froid glacial de l'hiver, le corps d'Helena est mort, le jour même où il est né. Quelle atroce ironie du sort qu'un corps aussi beau et jeune porte déjà la mort en son sein.

Le corps d'Helena a vu beaucoup de médecins et ingurgité beaucoup de remèdes, mais aucun ne saurait dire de quel grand mal il pourrait souffrir. Pourtant, il est un fait qu'il souffre, certains parlaient du Mal du siècle, d'autres tentaient d'expliquer les vomissements chroniques ou de soigner par les saignées ou les ventouses mais elles n'y ont rien changé et n'y changeront jamais rien.

Le corps d'Helena passait souvent son temps allongé dans la pénombre de sa chambre sur le conseil des médecins, à contempler au-delà de sa fenêtre, inerte, mais pas sur le lit, non, sur le plancher dur et froid qui lui paraissait étrangement moins austère. Cela avait quelque chose d'apaisant et de triste à la fois, comme s'il attendait quelque chose qui ne viendrait jamais.

Les regards du corps d'Helena parlaient à sa place. Ils étaient vides, de tout sentiment, de toute vie, de toute passion, comme impuissants, vides de tout. Ses yeux vitreux, grands ouverts, étaient comme ceux d'un mort dont les paupières n'auraient été encore refermées.

Le corps d'Helena avait cru un moment que dans sa chambre au moins il n'y trouverait ni peine, ni violence, ni horreur, ni mensonge mais il y étouffait en réalité. Les sourires crispés et moqueurs, les regards hautains des nymphes, le soleil ardent et la nature luxuriante renvoyaient le corps d'Helena à sa propre déchéance. Leurs corps ne faisaient que pâle figure aux côtés du sien, mais ils étaient encore purs et roses. Les broderies renvoyaient le corps d'Helena à sa propre condition, à ses manques, ses failles, bien qu'il fût beau, il ne fut ni heureux, ni vivant. Les blessures, les souvenirs, les odeurs, les images reviennent au corps d'Helena jusqu'à ce que tout soit insoutenable et qu'il soit agité de haut-le-cœur.

Et toujours ce bleu indélébile, ce bleu grandissant qui s'empare petit à petit du corps d'Helena, le grignotant morceau par morceau, comme les insectes qui s'attaquent aux

cadavres pourrissant dans leur tombe, comme la mort qui creuse les corps amaigris des affamés.

Voici le corps d'Helena.

Il est mort le jour même où il est né, comme ceux des filles qu'on laisse mourir, dont on fait faner la fleur triste de leur liberté, qu'on pervertit dès la naissance pour quelques regards masculins approbateurs et qu'on jette aveuglement, à peine sorties du doux sein de leur nourrice aimante, aux bras faussement réconfortants et bons clients d'un époux trois fois plus âgé. Dont on troque l'âme contre la gloire du nom et de la richesse, quelques bijoux clinquants et châteaux poussiéreux, qu'on vend une poignée de misère pour faire partie d'un rang voué à l'échec !

Le corps d'Helena est mort le jour même où il est né, comme nombre de filles qu'on laisse crever de faim pour faire mourir leurs âmes en échange d'un corps modelable à merci et sans défense. Victimes inconscientes des pires criminels, ceux qui se cachent sous des airs de gens respectables, qui se pavanent, convaincus d'avoir fait preuve de justice et morale et qui ont l'audace d'avoir encore toute leur conscience pour eux sous prétexte de porter les robes pompeuses d'avocat ou de médecin. Prises dans l'engrenage monstrueux de l'horreur et la cruauté humaine, comment lutter contre des forces qui les dépassent ? Comment faire lorsque la vie elle-même vous broie petit à petit ?

Voici le corps d'Helena.

Pour échapper à la mort, il sert fort son corset, toujours plus fort pour se sentir exister, retient sa respiration, ferme les yeux et tente d'oublier. Il se raccroche désespérément à tout ce qu'il possède, et que lui reste-t-il, si ce n'est son corps ?

Robota

Julie MAITRASSE

Je n'aime pas la pleine lune

Vingt-et-une heures trente. Vingt-et-une heures trente-cinq. Cela fait plus d'une heure que je fixe l'horloge du salon sans que le temps daigne arrêter son compte à rebours. Vingt-et-une heures quarante indiquent les aiguilles. Je regarde sans le voir mon calendrier, il indique vendredi 14 avril. En fait, ce n'est pas la date qui m'intéresse - vingt-et-une heures

quarante-cinq - mais le cycle lunaire. Ce soir, c'est la pleine lune. Vingt-et-une heures cinquante. Je me recroqueville un peu plus dans mon fauteuil.

Il faut y aller maintenant

Je sors par la porte du garage intentionnellement laissée ouverte. Je m'arrête trois maisons plus loin, cachant du mieux que je peux mon anxiété. Je fais le guet jusqu'à ce que Lucas, mon petit voisin, sorte. Chaque fois que je vois ce gamin d'à peine dix ans, j'ai une irrésistible envie de le protéger. Je souris à ce visage enfantin ravagé par l'inquiétude. Il faut se dépêcher, ce serait un joyeux désordre si nous nous transformions dans un quartier résidentiel. Nous courons en direction d'une colline, une fois derrière, nous serons hors de portée des regards indiscrets. Notre refuge atteint, nous levons nos têtes vers la lune qui se dévoile, avant de nous transformer en louve et louveteau.

Homme-loup, loup-garou, lycanthrope, je me demande moi-même comment nous avons pu survivre à travers les siècles. Heureusement que nous avons évolué, finis les monstres humanoïdes poilus de l'antiquité et le temps où l'on reprenait forme humaine nus comme des vers. Notre communauté évolue secrètement dans le but d'éviter une nouvelle tragédie comme dans le Gevaudan. Je frémis encore d'y penser.

Il y a deux ans de cela, en Lozère, j'avais découvert un crâne immense de loup au cours de fouilles. Le soir même, alors que je descendais dans la cuisine, la tête squelettique s'anima à la lumière de la lune. Elle se rua sur moi, la gueule se referma sur ma jambe et tomba en poussière son méfait accompli. La blessure se referma aussitôt, sans une goutte de sang ni balafre. Deux semaines plus tard, je découvrais les joies de la lycanthropie. Je n'ai aucune preuve, mais je pense que c'était le crâne de l'homme-loup responsable des massacres de la région qui m'a mordu cette nuit là.

Les jappements plaintifs de Lucas me tirent de ma rêverie. Il semble encore plus chétif sous cette forme. Je lui lèche amicalement le museau pour le rassurer, puis nous nous dirigeons vers le chêne centenaire de la forêt.

Pour devenir un loup-garou, il faut être mordu par quelqu'un qui l'est déjà. Techniquement, se blesser sur une dent de lycanthrope (sous sa forme humaine ou canidée) est suffisant. C'est ce qui est arrivé à Lucas alors qu'il jouait dans le champ derrière sa maison. Ça ne fait qu'un mois qu'il se transforme en loup, il est encore un peu pataud et s'agace contre sa queue à laquelle il ne voit pas d'utilité.

Le grand chêne atteint, nous saluons le grand loup noir qui monte la garde. Il s'agit en fait d'Eugène, le boulanger du village voisin. J'incite Lucas à entrer dans le tunnel que forment les branches de l'arbre séculaire. Je me glisse à sa suite. Au bout de ce passage improvisé se trouve une sorte de grotte, aérée par les galeries de générations de petits mammifères. La vaste cavité abrite déjà une dizaine de mes compagnons de fortune. Je me couche en boule avec mon petit voisin afin de pouvoir assurer mon tour de garde dans quelques heures.

Une des raisons pour laquelle * * * pleine lune, ce sont les tours de garde. J'ai l'impression de me transformer en udecoraouon pour jardin! Je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie. Ce n'est pas possible de s'ennuyer comme ça! La vue est ennuyeuse aussi. D'un côté une forêt, vide, de l'autre un champ, vide. La seule différence c'est que d'un côté il y a des arbres et pas de l'autre. Je m'emme... C'était quoi ça ? Je scrute le paysage, tous les sens en alerte. Des bruits réguliers viennent dans ma direction. Un humain, mâle, à environ cinq cents mètres. Son pas est régulier et assuré, bien qu'un peu claudiquant. Mais qu'est-ce qu'un homme vient faire là à une heure pareille ? Je me précipite dans le terrier. Ceux qui dormaient

relèvent un museau où pointent des yeux vitreux. J'émet un grognement qui veut approximativement dire « humain ». Tous se mettent à paniquer et certains essayent même de sortir. Je grogne un bon coup, ce qui a pour effet d'instaurer un calme relatif. Une dizaine de regards interrogatifs se posent sur moi. Je me couche et bouge mes oreilles pour mieux capter les bruits qui nous entourent. Le message passe. Mes amis lycanthropes décident de m'imiter. Plus l'homme s'approche plus la tension monte. J'ai l'impression d'être dans une cocotte minute prête à exploser. Ça y est, il est à la hauteur de l'arbre. Mais pourquoi s'arrête-t-il ? Continue bon sang, il n'y a rien ici ! Il tourne autour de l'arbre, l'inspecte, tourne encore, tape dessus. C'est une vraie bête ! Il émet une série de grognements et de jurons, comme un ours que l'on priverait de son miel. Il inspecte une nouvelle fois l'arbre. Que faire s'il découvre le passage ? Fuir ? Se battre ? Que fait-il maintenant ? Les sons se font plus rares. Il s'éloigne, enfin. La pression baisse d'un cran, mais personne ne veut quitter le refuge de l'arbre. Après avoir attendu que l'homme parte, nous attendons une seconde éternité que le jour se lève.

Dès que l'aube commence à percer, je m'aventure hors du tunnel. Seule une forte odeur de mauvais vin, de poussière et une senteur proche du vieux papier témoignent du passage de notre visiteur nocturne.

Notre petite communauté se sépare avant les premiers rayons du soleil. Dès que Lucas et moi atteignons la petite colline, la lumière solaire nous éclaire, refaisant de nous des êtres humains. Lucas profite d'avoir à nouveau deux bras pour se jeter à mon cou. Je lui rends son étreinte en le félicitant de son courage de cette nuit.

Je rentre à la maison épuisée. Le réveil indique six heures trente. Je me dirige vers la salle de bain avec une grande lassitude. Je regarde mes jambes qui ressemblent, à s'y méprendre, aux pattes de la fiancée du yéti. Je me saisis de mon rasoir dans un geste désespérée. Ça, ce n'est pas le genre de détail dont regorgent les contes sur les loups-garous.

* * *

Le mois suivant se déroula presque normalement. Nous essayâmes, sans succès, de minimiser la rencontre nocturne de l'autre soir. Notre communauté décida qu'il fallait une nouvelle cachette. On décréta que six d'entre nous iraient dans la vieille ferme en ruine et que les cinq autres (je fais partie de ce groupe avec Lucas) iraient dans une petite grotte découverte récemment. Tout le reste de la réunion fut consacré à notre visiteur indésirable.

Mais le train-train quotidien a rapidement fait valoir ses droits après notre conciliabule de garous. En effet, à part mon escapade mensuelle, j'ai une vie presque normale, un travail normal et un presque petit ami. En fait, Guillaume est trop timide pour m'avouer ses sentiments, et moi je n'ose pas à cause de mes transformations lunaires.

Avec tout le temps que nous passons ensemble, je me demande comment il fait pour ne pas se rendre compte de mes sautes d'humeur mensuelles. Je suis d'ailleurs heureuse que ma dernière transformation ait eu lieu avant le week-end, car il y a quelques effets secondaires indésirables. Forte pilosité, envie de viande, grognements contre ceux qui vous énervent et j'en passe. Une fois, je me suis même surprise à vouloir mordre mon patron. Décidément, je n'aime pas la pleine lune. Je profite aussi de cette semaine pour voir Lucas. Le pauvre a eu des problèmes à l'école. Ses parents sont convoqués parce qu'il a montré les dents à son professeur. Je lui apprends une dizaine d'excuses à utiliser pour se tirer d'affaire avant de l'aider à finir ses devoirs. Mais une fois seule chez moi, je découvre un nouvel ennemi : le temps. Il semble accélérer. Les jours passent à une vitesse incroyable, irréaliste. Avec l'apparition d'un chasseur de loup-garou dans la région, j'ai la désagréable impression d'être une condamnée à mort attendant sa sentence.

Et puis finalement, cette fichue pleine lune est revenue. Je récupère mon petit voisin plus tôt, le chemin vers la grotte étant plus long. Nous décidons de faire un détour par la forêt

pour nous transformer. Je ne veux pas faire courir de risque inutile à Lucas. Dès que l'astre lunaire a opéré sa malédiction habituelle, nous nous mettons en route. Nous empruntons des chemins sinueux et compliqués pour semer d'éventuels poursuivants. Plus j'y pense, moins j'aime la pleine lune... Nous atteignons enfin notre nouveau refuge. Dans la grotte, personne ne dort. La peur de notre traqueur est trop présente. Seul Lucas, épuisé de sa marche forcée, finit par trouver un sommeil agité. Nous ne pouvons pas parler, mais notre pensée est unanime. La terreur tenace d'être à nouveau découverts et chassés s'est insinuée en nous. Finalement le jour se lève sans que nous ayons vu âme qui vive. Nous rentrons chez nous épuisés, anxieux et soulagés à la fois.

C'est dans l'après-midi que j'apprends d'Eugène ce qui s'est passé dans l'autre groupe. Le rôdeur les a retrouvés. Il a tourné autour de la ferme toute la nuit sans parvenir à les attraper. Je lui conseille d'aller se coucher. Il approuve mon idée, les yeux rouges de fatigue et de terreur.

Une nouvelle assemblée fut convoquée deux jours plus tard. Il nous faudrait rester par groupes de deux dans nos maisons à la prochaine pleine lune. Je tentai d'en savoir plus sur notre mystérieux chasseur. Les six personnes qui lui avaient échappé me décrivent un monstre hideux plus qu'un humain. Après un interrogatoire poussé, j'apprends qu'aucun d'eux ne l'avait vu, de ses yeux vu. Cette histoire de monstre chasseur de loup me préoccupe sans que je sache vraiment quelle attitude adopter face à ce mystérieux rôdeur.

* * *

Le jour fatidique se rapproche et ma tension monte. Non, elle ne monte pas, elle explose. Plus le décompte des jours se réduit, plus je me transforme en boule de nerfs. La seule personne avec qui je suis naturelle est Guillaume. Guillaume qui s'est enfin déclaré d'ailleurs. Et nos rendez-vous me laissent peu de temps pour trouver une excuse afin d'être seule avec Lucas à la prochaine pleine lune. Saleté de lune, dès qu'elle apparaît, elle m'engloutit sous une marée de problèmes.

* * *

Jeudi soir. Je suis blottie fourrure contre fourrure avec Lucas dans mon salon. Je hais cette foutue pleine lune. Officiellement chez mes parents, je guette les ombres que projettent les passants sur les rideaux.

Je regarde l'horloge. Vingt-deux heures quinze : personne n'est passé devant ma maison... je commence à me détendre, quand soudain une horrible odeur de vinasse et de vieux papier s'insinue dans mes narines. Je me crispe plus fort que lors des inspections surprises du patron. Le rôdeur. Son ombre difforme et titubante grossit à son approche. Que dois-je faire ? Sait-il que nous sommes là ?

Mon instinct me dit d'éliminer ce danger. C'est si simple, il suffit d'attaquer par derrière, sa nuque sous mes crocs ne résistera pas plus qu'une coquille de noix... Mes instincts de chasseur guident mon corps, au moindre geste suspect de sa part, je ne réponds plus de rien. Ma musculature est toujours contractée, mais dans une position d'attaque. Mes babines se soulèvent légèrement sur mes canines aiguisées. Je t'attends, Rôdeur... Il s'approche, frôle la fenêtre, puis s'éloigne.

Mes muscles se détendent au son décroissant de ses pas. Je me tourne vers le petit Lucas, pétrifié de terreur. Nous passons le reste de la nuit plus immobiles que des statues, dans l'interminable attente du soleil.

La nuit se termine sans que le rôdeur ne revienne. Lucas rentre chez lui au matin et moi je me prépare pour retrouver Guillaume. Je cache du mieux que je peux mes cernes. J'ai du mal à croire ce que j'ai failli faire pour sauver ma peau. Ma nuit blanche a été longue et Guillaume veut aller rendre visite à un vieil oncle avant de m'emmener chez lui.

Mon grand timide me prévient que son oncle est porté sur la boisson. La maison du vieillard suinte l'humidité et la solitude. Les couloirs sont encombrés de vieux journaux et livres couverts de poussière. La plupart sont consacrés aux mythes de la bête du Gévaudan et des hommes-loups. Une odeur désagréablement familière émane des lieux. Ce n'est pas vrai... c'est tout moi, ça ! Le seul lycanthrope de la région capable de se jeter dans la gueule du loup!

Je me prépare à voir l'homme qui a fait trembler les loups-garous de Lozère pendant plus d'un mois. L'homme que j'ai failli tuer hier. Il est là, tout petit chauve, tordu. Il a un regard fou et les traits tirés de ceux qui n'ont pas dormi de la nuit. Guillaume me présente sans voir mon désarroi: «Oncle Erskine, voici Anne, nous allons bientôt emménager ensemble. » L'homme ne semble pas entendre son neveu. Il ne remarque même pas ma présence ! Ses yeux se perdent dans le vague tandis qu'il grogne des propos nébuleux. «Toujours en vie, toujours les mêmes, monstres... » Il se redresse soudain sur sa chaise en hurlant « MAIS JE VOUS AURAI! TOUS ! BÊTES DE SATAN ! ABOMINATIONS ! AFFRONT A... » Il retombe aussi soudainement qu'il s'est levé. Son échine se courbe sous le poids de la fatigue et de la folie. Il recommence à marmonner dans le vide, comme si rien ne s'était passé. Guillaume et moi sortons, laissant son oncle à son délire.

Dehors il me lance un regard attristé: « Il est de plus en plus fou... Les voisins m'ont dit qu'il fuguait la nuit pour aller rôder autour des anciens terriers de loup. Demain une ambulance vient le chercher pour l'emmener dans un centre adapté.» Je pousse un soupir de soulagement, enfin une bonne nouvelle à annoncer à la communauté. Mais plus tard. Pour l'instant Guillaume veut me faire visiter sa maison...

* * *

En effet la visite du grenier et du vieux matelas qui s'y trouvait s'avéra très instructive. Je redescends l'échelle sous le regard protecteur de mon homme, quand un barreau craque sous mon poids. Je tombe en hurlant jusqu'à ce que deux bras me rattrapent. Voyant qu'il y a plus de peur que de mal, Guillaume éclate d'un rire moqueur. « Tu devrais fermer la bouche en tombant, regarde ce que tu as fait! » En effet, de petites gouttes de sang perlent sur son épaule, là où mes dents se sont enfoncées.

« Oh non ...

- Espèce de vampire, dit-il en riant.
- Pas Vampire, loup-garou...
- Pardon ?
- Dis-moi, tu as quelque chose contre la pleine lune ?

Luciøle

Marion PHILIPPE

L'Indésiré

Les cours avaient repris depuis dix minutes, et dans le couloir, elle pouvait encore percevoir les pas pressés des derniers retardataires.

Elle ressentait chaque battement de son cœur, et malgré elle, ses mains étaient devenues moites. Elle les essuya maladroitement sur son pantalon. Elsa regarda le bout de

plastique entre ses doigts et lut une dernière fois la notice. Dans moins de deux minutes elle serait fixée. Elle ferma les yeux et se remémora son rêve de la nuit dernière. Elle marchait dans Paris et, tout autour d'elle, chaque bâtiment s'effondrait et redevenait poussière. Les passants s'effaçaient jusqu'à se volatiliser. Les quelques arbres tombaient sur la chaussée, la Seine recouvrait les ponts. Les vitraux de Notre-Dame se fendillaient. Elle s'était mise à courir mais le chaos la rattrapait. La coupole du Sacré Coeur éclatait, la Tour Eiffel rentrait sous Terre. Paris n'était plus qu'un amas de particules, de grains de sables. De l'art sous sa plus belle forme. L'obélisque tombe, le Moulin Rouge meurt et la Défense cède dans le tumulte. Le plus étrange était que cette apocalypse se déroulait dans le silence le plus total. Elle marchait dans ce désert, sachant qu'il ne lui servait plus à rien d'avancer. Le sable lui rentrait dans les vêtements, sous les ongles, s'insinuait à ses cheveux. Comprenant que tout autre pas de plus aurait été inutile, elle s'était allongée par terre et ce fut au tour de son corps de devenir cendre. Il s'éparpilla doucement à la surface du désert.

+ . Il s'était affiché comme cela. Elle avait tourné la tête un court instant, perdue dans la contemplation des toilettes et dans ses souvenirs nocturnes, et quand elle avait reposé les yeux sur le test, le + s'était installé.

Elle imagina toutes ces futures mères qui s'émerveillaient devant ce test, pleuraient de joie, présente, à venir. Elles devaient déjà imaginer la couleur de la chambre, le texte sur le faire-part, le prénom que porterait l'enfant qui n'existait même pas encore.

Combien de femmes sur Terre apprenaient qu'elles étaient enceintes? Combien, à cette minute, l'annonçaient à leur mari? Oui, combien comprenaient que leur vie allait changer à partir d'aujourd'hui pendant qu'elle, elle était plantée dans les toilettes du lycée aux murs salis, regardant ce test de grossesse qui sentait l'urine. Elle ne s'était pas émerveillée, elle avait encore moins pleuré. En y repensant aujourd'hui, elle ne se souvenait pas avoir douté une seconde. Seize ans et enceinte. Ces deux termes n'allaient pas ensemble et elle en était consciente.

Elle ne pensa pas une seule seconde qu'il était possible que les choses puissent se passer autrement, n'envisagea pas qu'elle soit peut-être capable de donner la vie. Oui, Elsa était une de ces filles qui programmaient leur avenir et qui s'en tenaient au plan de départ. Egoïste, me direz-vous.

Elsa pensait au présent, à son présent. « Après moi, le déluge », pensa-t-elle en quittant le lieu maudit. Pas de bébé, donc. Pourtant, un Indésiré avait pris ce jour possession de son corps.

Elle n'avait jamais eu beaucoup de chance.

En essayant de ne pas s'évanouir, de ne pas se jeter par la fenêtre, ou toute autre action qui aurait pu stopper le cataclysme qui lui balayait les souvenirs et la faisait trembler furieusement, elle alla en cours.

Enfin arrivée chez elle, Elsa glissa la clé dans la serrure et déjà elle ne se souvenait pas du chemin du retour. Elle s'était perdue dans ses pensées les plus profondes avec, pour fond sonore, les nocturnes de Chopin dans son baladeur.

Cette journée était passée avec une étrange lenteur. Les minutes défilaient, se ressemblaient, l'exaspéraient. Les professeurs lui avaient reproché son état léthargique, elle n'avait pas touché à son assiette le midi et avait séché le cours de mathématiques pour s'enfumer les poumons et s'éclater quelques neurones. A part ces détails, les six dernières heures lui restaient inconnues. Elle avait oublié ce qu'elle avait pu faire, pu dire. Elle ne se souvenait pas avec qui elle avait discuté, ses matières de la journée, s'il avait plu aujourd'hui.

Elsa ne s'attarda pas sur ces interrogations futiles et se dirigea vers le téléphone. Elle décrocha doucement le combiné, attendit quatre sonneries dans le vide. Quatre longues sonneries qui se répercutaient dans son cerveau.

« Centre médical, Sophie, bonjour ».

Elle devait être jeune, une secrétaire médicale blonde comme dans les publicités vantant les formations rapides.

Combien de fois dans la journée répétait-elle cette phrase, à combien de jeunes adolescentes inconscientes? Elsa débuta son explication mais Sophie lui coupa la parole. « Rendez-vous demain, docteur B., quatorze heures. » Sophie raccrocha et Elsa laissa l'écouteur près de son oreille, les sonneries résonnant encore dans son cerveau, avant de reposer le combiné.

Le jour suivant, elle oublia d'aller en cours. Elle marcha dans la rue, s'assit à une terrasse et commanda un café. Il faisait beau. Elle s'alluma une cigarette. Devant elle, des enfants jouaient dans un parc. Elle sourit. On lui apporta son café. Elle termina sa cigarette. Elle vida sa tasse en une seule fois. Au loin, un enfant pleurait après une chute sur le sol. Sa mère accourait. Elle paya sa commande et s'en alla. Elle avait un rendez-vous à ne pas rater.

Le temps s'écoulait lentement, elle aurait bien eu envie de fumer une seconde cigarette mais elle se doutait bien que Sophie, la secrétaire médicale blonde n'accepterait pas. Elle se rongea les ongles, mordait la peau et suçait les gouttes de sang qui naissaient. L'odeur était désagréable, ce goût de fer dans la bouche et elle ne put cracher, car elle savait aussi que Sophie n'aurait pas voulu, qu'elle la mettrait peut-être dehors et que l'Indésiré resterait alors dans son ventre, baignant dans son liquide amniotique, qu'il grandirait, grandirait jusqu'à ce qu'elle l'éjecte, qu'elle expulse ce corps violet, mains bleutées, bouche ouverte, un petit corps criard, gluant de sang. Alors non, elle ne cracha pas, elle avala la mauvaise salive et attendit en silence.

Enfant. « Ces monstres que les adultes fabriquent avec leurs regrets. », disait Sartre.

Se reproduire est égoïste, pensa-t-elle. Pourquoi a-t-on l'envie d'avoir un enfant avec l'autre?

« Je veux un enfant de toi, mon amour. - Mais oui, mon coeur, quelle bonne idée! » A partir de ce jour, on ne pense plus qu'au bonheur à venir. Quel bonheur? Les maux de ventre, de crâne? Les doutes, les regrets? Ai-je bien fait? Nous le voulons vraiment, cet enfant? Prendre un kilo, quatre, douze, l'apparition de la cellulite, ne plus pouvoir avancer? Remarquer que les autres nous regardent autrement, qu'ils nous laissent leur place dans les transports en commun? Comme les handicapés ou les vieux. Mais eux n'ont pas décidé. Le temps passe sans qu'ils puissent y remédier, les rides apparaissent malgré toutes les crèmes anti-Age, la voiture roulait trop vite, les jambes ne répondent plus. Non, les femmes enceintes ont le choix, elles le veulent. C'est cette décision qui est hallucinante. « Je veux un enfant de toi, mon amour ». « Oui, oui, un enfant. J'ai toujours rêvé d'une petite fille. Non, je m'en moque, garçon, fille, peu m'importe le sexe. Mais une petite fille, ce serait bien... » « Je pourrai la coiffer, la vêtir avec des robes qui tournent, je lui lirai des contes de fées, je l'emmènerai à l'école, je prendrai peut-être un mi-temps afin d'avoir des après-midi entiers à lui consacrer, j'achèterai un livre de cuisine, des barrettes, des déguisements. Je lui préparerai les meilleurs anniversaires que l'on ait jamais vus. »

Mais la télévision l'endort, la nourrice nous rapporte ce que lui a dit la maîtresse. - Comment s'appelle sa maîtresse déjà?- On l'emmène au Mac Donald, la punit, la frappe parfois.

Quel geste égoïste... oui, faisons une fille, pour qu'elle comprenne la stupidité de la société, la corruption des Hommes, l'horreur du monde, pour qu'elle parle mal à Maman, pour qu'elle soit déçue, trahie, abandonnée, pour qu'elle voit Papa partir, pour qu'elle déchire toutes ses belles robes qui tournent mais qui ne l'amuse plus.

On porte un enfant comme on porte un sac de courses trop lourd. On marche, doucement, penchée. On s'autorise enfin une pause, on respire longuement en se tenant le dos. Et on repart, titubant, avec ce boulet au pied.

«Un enfant? » À elle, on ne lui avait pas posé la question. Drôle de punition pour une première fois. Un oubli, un simple oubli. Sur le moment, elle s'était rendue compte qu'elle le regretterait peut-être ensuite, mais après tout...

Le schéma habituel était demande et essais, joie et attente, hôpital et famille. Toutes ces niaiseries... Non, pour elle, ce serait plutôt canapé, peur, déception et cette salle d'attente. Si elle regrettait? Oui. Non. Elle ne se posait pas la question. A quoi cela servait de perdre son temps à remuer le passé? Si c'était le Destin, la Fatalité? Non. De cela, elle en était persuadée.

Elle était fautive, on la punissait, elle ne recommencerait plus. Comme lorsque Maman l'avait prise en train de colorier des étoiles au plafond. Fautive, punie, pas recommencer.

« -Elsa?

- Oui.

- Le médecin vous attend.»

Elsa rentra donc dans cette belle pièce de médecin riche, ne réfléchit pas et balança toute son histoire à cette femme. Elle parlait vite, n'articulait pas, pressée que tout cela se termine dans les plus courts délais. En réalité, elle avait terriblement honte, honte d'étaler sa vie devant cette femme, de lui demander de l'aider, d'avouer pour la première fois sa grossesse à une inconnue qui avait, elle, la photo de ses enfants souriants sur son bureau.

Le médecin commença alors le couplet habituel, qu'elle devait sortir à toute jeune fille irresponsable.

« C'est dur de se faire avorter, tu sais... Le veux-tu vraiment?

- Oui. »

Après l'avoir félicitée pour son calme, elle s'inquiéta quand même de son sang-froid.
« Il ne faut pas que tu te caches la réalité, que tu mettes une barrière entre le bébé et toi. Tu as un enfant au fond du ventre, tu peux le mettre au monde. C'est une décision à prendre. Quoi qu'il se passe, je la respecterai et t'accompagnerai dans cette épreuve. »

Elsa ne bougeait pas, alors le médecin continua, les papiers à remplir, les rendez-vous à prendre, le majeur obligatoire pour la suivre, l'hôpital, la solitude post-avortement et tellement d'autres choses dont elle ne se souvenait plus, qu'elle n'écoutait plus.

Comment aurait-elle pu lui dire? On choisit ? J'avorte, je n'avorte pas ? À seize ans, on ne choisit pas. A seizeans, on n'a pas d'enfant. Comment lui dire? Ce n'est pas elle qui a mis ce rempart entre l'Indésiré et elle, il s'est construit tout seul, comme pour la protéger. Comment le médecin pouvait-il être si calme tandis que la tête d'Elsa éclatait comme une bombe, bang-bang, éclatait de chagrin, de désespoir? Comment pouvait-elle exposer tous ces faits, médicaments, nuit, avortement? Ils s'alignaient, se mélangeaient en un chaos incompréhensible. La tête vide, le coeur vide et le ventre plein. Le médecin s'agitait devant elle, lui faisait signer des documents. Avait-elle déjà avorté? Ce docteur avait-elle déjà connu cette sensation d'impuissance et de détresse? Avait-elle aussi passé des heures à imaginer ce que serait sa vie si elle n'avait pas été aussi imprudente, avait-elle elle aussi passé des nuits à inventer vainement ces machines pour remonter le temps?

«Au revoir Mademoiselle. -Au revoir Madame.» Cela se finit ainsi. Le rendez-vous était programmé dans une semaine. Comment le médecin avait-elle pu ne pas voir les larmes d'Elsa coincées dans sa gorge, qui n'arrivaient pas à s'écouler, et son regard vide ?

Elle rentra doucement chez elle, s'allongea enfin dans son lit et détailla le plafond pendant de longues minutes jusqu'à ce qu'elle entende au loin sa soeur l'appeler pour dîner.

A table, elle remarqua qu'une impression nauséuse, un état permanent de malaise ne la lâchaient pas depuis quelques heures.

Elsa remplit son assiette et la posa devant elle. Elle comprit qu'elle ne pourrait avaler ne serait-ce qu'un bout de viande. Quelque nourriture que ce soit, son estomac la refuserait, elle resterait dans sa gorge, devenue pâteuse à présent.

Elsa regardait piteusement l'abjecte nourriture, puis leva les yeux. Le spectacle de son assiette n'était rien comparé à ce qui l'attendait. Sa soeur était assise en face d'elle et, trop occupée à manger, elle ne remarquait pas le regard d'Elsa qui la transperçait. Sa soeur s'animait d'une force diabolique qui ne semblait jamais pouvoir s'arrêter. Les plats se présentaient devant elle, viande baignant dans leur graisse, ces immondes noyées par l'huile, reluisantes de beurre, saignantes, suantes et vomissantes. Elle s'en servait à pleines mains, sa mâchoire s'actionnait alors, coupant cette masse de calories. On pouvait apercevoir cette putride bouillie informe entre ses lèvres, elle se resservait sans cesse. Elsa se demandait où sa soeur pouvait stocker tout ce gras, imaginant cette purée broyée descendre dans son estomac, organe lourd, grouillant et pesant. Comment faisait-il pour ne pas exploser?

Elle en reprenait, toujours plus, ses mains allaient du plat aux lèvres, des lèvres au plat. Manège frénétique, sans début ni fin, qui tournait inexorablement. Pieuvre gigantesque aux multiples tentacules. La peau de Elsa était livide, et dans un tressaillement, elle balbutia « Je reviens ».

N'en pouvant plus, le coeur au bord des lèvres et la respiration saccadée, Elsa repoussa sa chaise et tituba jusqu'aux toilettes. Une fois la porte ouverte, ses jambes faiblirent et elle se retrouva à genoux, près de la cuvette qu'elle releva. Les haut-le-coeur l'envahirent et firent trembler son être entier. Son coeur s'était accéléré, ses doigts froids, après avoir noué ses cheveux en arrière, se retrouvèrent au fond de sa gorge. Son corps s'animait par secousses, des larmes perlèrent sur ses joues brûlantes et la bouche pleine, elle mélangea l'eau aux crachats acides qui emplissaient sa gorge. Un feu s'alluma dans son encéphale, les flammes lui léchaient chaque neurone, la chaleur la gagnait et ses doigts allèrent explorer ses amygdales. Au fond de ses yeux dansaient des étincelles malsaines. Elle crut s'étouffer à plusieurs reprises. Ses doigts étaient collants, dégoulinants de salive mais elle ne pensait qu'à la bile qu'elle vomissait. Elle vomissait ce qu'elle n'avait pourtant pas mangé depuis deux jours, elle recrachait ses entrailles. Elle rejetait son intérieur, son enfance, ses illusions déçues et son insouciance partie trop tôt. Et qui sait, vide de tout, elle serait alors capable, peut-être, de chasser l'Indésiré. Noyé dans sa bave et sa saleté, il s'exilerait quand elle tirerait la chasse d'eau.

Mais non, elle souleva sa tête, s'essuya le visage, fit disparaître chaque trace sur la cuvette et s'affala sur le sol.

Elle trouva cependant la force de se traîner jusqu'à sa chambre, son lit, sa couette. Elle ferma les yeux.

Le lendemain, elle émergea de son sommeil avec de profondes cernes sous les yeux et le souvenir des démons qui hantaient perpétuellement ses nuits. Prise d'une lassitude grandissante, l'idée de rester la fin de sa journée, voire sa vie entière, dans son lit lui traversa l'esprit.

Pourtant, elle quitta son refuge, but son café trop chaud, s'habilla, se coiffa. Elle faisait tous ces gestes mécaniques sans réfléchir et pensa que c'était terriblement bon d'être ainsi programmée, d'agir tel un robot - qu'elle était - sans émotion, sans sentiment, qui se contente de n'exécuter que ce pour quoi il a été conçu. Se lever, boire, enfiler son jean, s'y prendre à trois fois pouragrafer son soutien-gorge, éviter à tout prix de regarder, de toucher, d'effleurer son ventre, lieu d'habitation temporaire de l'Indésiré, passer son visage sous l'eau froide, ne pas oublier de respirer. Tel un robot, oui.

Devant son miroir elle se fit la réflexion qu'elle n'était pas particulièrement belle, les cheveux hirsutes, la peau blanche et les paupières trop maquillées ce matin.

Elle chercha au fond de ses yeux ce qu'elle voulait trouver mais n'y vit rien, aucune lueur d'espoir ou d'enthousiasme. En une nuit, elle était devenue apathique, ce que son regard vide traduisait parfaitement.

Ivre de tristesse, Elsa aurait bien aimé verser quelques rivières de larmes qui auraient creusé sur ses joues des rigoles noires de maquillage mais rien ne se produisit.

Elle se força, se mordit les bras, se griffa les mains, pensa à des choses terribles, se souvint de son père parti trop tôt, de son enfance, de sa mère inquiète, eut une pensée pour les enfants qui mouraient à chaque minute, pour son enfant qui allait lui aussi mourir. Elle comprit qu'il était monstrueux de ne pas pleurer, et même cette constatation ne changea pas la situation. Ses yeux restaient secs.

Les larmes étaient pourtant présentes, s'accumulant dans son être et refusant de passer la barrière de ses cils. Elle en était pleine, de larmes, et se sentit soudain très lourde. Un noeud s'était installé dans son intestin, une boule dans sa gorge et un enfant dans son ventre.

Les larmes la rongeaient, engloutissaient ses os, lavaient ses entrailles. Elle se noyait de l'intérieur.

Pour limiter ce carnage, elle se persuada qu'un regard n'était qu'un regard, que cela ne signifiait rien puis partit robotiquement au lycée.

Elle croisa Julien sur le chemin. Julien était un ami, un ancien ami, qu'elle avait oublié depuis deux jours, comme tous ceux qui comptaient, avant. En le voyant ainsi devant elle, elle comprit qu'elle était paradoxalement seule depuis que son corps supportait deux êtres. Elsa ne voulut pas que Julien la remarque par peur qu'il lise la vérité dans ses yeux cernés. Il se retourna cependant, elle n'eut pas le temps de baisser la tête.
" Elsa! "

Elle le maudit intérieurement, elle maudit aussi l'Indésiré, pour sûrement se cacher que la personne qu'elle haïssait le plus à cet instant était elle-même.

Il lui demanda de ses nouvelles, la trouva étrangement distante et lui avoua qu'il s'inquiétait pour elle, qu'elle était presque effrayante avec ses cheveux mal coiffés et son haleine saveur nicotine mais Elsa lui répondit par quelques plaisanteries qu'il sut accepter. Elle le rassura tant bien que mal.

Elle tentait de se concentrer sur le cours d'histoire, quand l'envie explosa dans son intérieur. La faim lui dévora l'estomac, une crampe la paralysait. Courbée en deux, elle fit un rapide calcul et conclut qu'elle n'avait rien avalé depuis trois jours. La sensation n'était pas supportable, une barre de fer était apparue sous sa cage thoracique. L'oxygène lui manqua une nouvelle fois et sa tête tournait toujours plus vite. Sa vue se brouilla, ses idées se mêlèrent. Le cri perçant qu'elle poussa s'étouffa dans sa gorge.

Elle ouvrit timidement les yeux et se releva. Trop précipitamment sûrement, car son mal de crâne revint d'un coup. Après quelques questions, l'infirmière lui accorda enfin un morceau de sucre et un cachet. Elle obtint de rentrer chez elle.

Elsa enjamba sa baignoire et ouvrit le robinet. Chaque partie de son corps rougissait peu à peu sous le jet brûlant que crachait le pommeau de douche. Des plaques de chaleur apparaissaient sur sa poitrine, elle dévia le trajet de l'eau qui aspergeait désormais son bas ventre. L'Indésiré mourrait ébouillanté, cuit au bain-marie. Non. L'heure viendra et l'Indésiré ne sera plus. Mort moins douloureuse : juste quatre petits médicaments, avait dit le médecin. Elsa s'émerveilla de cette simple réaction chimique, repensant aux fameuses équations-bilans qu'elle avait apprises au collège il y a quelques années. Cela aurait donné à peu près : Embryon + Cachets => Délivrance. Libre, enfin. Elle ne supportait pas l'idée que son corps n'appartienne pas qu'à elle. Elle n'avait jamais aimé partager et cela ne changerait pas, même après un + accidentel sur un test de grossesse.

Encore quelques jours, pensa-t-elle. Plus que quelques jours...

Elle se coucha tôt ce soir là, mais la fatigue était absente.

« L'interruption de grossesse est volontaire. Volontaire, tu comprends? Cela sera un passage dur à vivre; il faut réellement que tu le souhaites, pour limiter les regrets. Tu dois faire un choix et vous êtes les seuls, avec le papa, à décider du sort de votre enfant. »

Le médecin n'avait pas tout assimilé, ironisa Elsa. Pas de choix. Pas d'enfant. Et puis « enfant » était un terme faux. Non, l'Indésiré n'était pas un être, il ne vivait pas. Il ne possédait

pas de coeur, pas de doigts, pas de cheveu, pas de bouche. On ne pouvait pas le toucher, le caresser, le sentir ou le prendre dans nos bras. Non, l'Indésiré n'était rien. Des cellules agglutinées, multipliées, une rencontre totalement imprévue et involontaire. Il ne deviendra qu'un mauvais souvenir, un ancien inconvénient. Rien.

Elle se releva et rouvrit les volets. Il faisait froid ce soir là, le vent s'incrustait sous ses vêtements et elle porta une cigarette à ses lèvres. Elle se revit encore si jeune hier, alors elle jura, en recrachant sa fumée vespérale, qu'on ne lui reprendrait plus. Elle maudit son destin, bien qu'elle n'y croyait pas vraiment. Elle était enceinte, l'Indésiré au fond du ventre et elle irait volontairement le tuer dans quelque jours. Elle ressassait le passé, tournait ses pensées au conditionnel. Mais ce n'est pas en modifiant la conjugaison que cela changera quelque chose à son avenir. On manipule les phrases, mais on ne manipule pas les gens. On joue avec les mots, mais pas avec la vie d'autrui. Pourtant le jeu avait commencé sans qu'elle puisse y remédier. Elsa ou l'Indésiré. Un des deux devait gagner, et Elsa n'aimait pas perdre. Eteignant le filtre de sa cigarette qui lui brûlait les doigts, elle regagna son lit.

Elsa se retourna dans ses draps; enfouit sa tête contre son cou, et inspira longuement. Pour s'endormir, elle inventa toutes sortes de meurtres possibles comme l'aspiration, enfoncer un tuyau par sa bouche jusqu'à son périnée ou encore embrocher l'Indésiré.

Elle continua d'aller en cours. Elle promenait son visage blême et son esprit perdu dans les couloirs du lycée. Plus rien ne comptait, à part l'Indésiré. Il ne se passait pas une minute où elle ne pensait pas à lui. Elle jouait à lui trouver des noms, inventa sa vie, le jour de ses premières dents, de son entrée à l'école, au collège, le nom de ses amis, imagina quand il se vanterait auprès d'eux d'avoir une maman si jeune. Elle se rappelait parfois que tout cela était inutile car elle avorterait mardi.

Et mardi approchait plus vite qu'elle ne l'avait cru. Encore quatre jours. Plus que quatre jours ...

Elle revit le Docteur B., ce qui ne lui apporta rien de spécial. L'entrevue ne fut t qu'une pâle répétition de la précédente, il lui fallait trouver absolument une personne responsable et majeure. Elle aviserait, comme elle avait toujours fait, le médecin fut tout de même inquiet et insistant. Elle réfléchit donc à ce problème et se perdit sur le chemin du retour. L'automne s'était installé sans qu'elle s'en soit réellement aperçue. Les nuits tombaient tôt et les feuilles jonchaient le bitume. Et Elsa était enceinte.

C'est étrange à quel point l'ordre de nos priorités peut se modifier aussi rapidement sans qu'on puisse y remédier. Impuissance; c'était cela, ce sentiment de vide qui l'envahissait. Ses pensées se mélangeaient, les souvenirs, les projets, les responsabilités; trop de tourments qui l'empêchaient de réfléchir. Elle ne savait plus où elle en était, elle se demandait même si elle l'avait jamais su. Sa vie était basée sur les regrets, elle passait son temps à jouer. Mais elle avait compris trop tard que la vie n'est pas vraiment un jeu, car on perdait toujours. On ne tient jamais les paris qu'on se lance à soi-même. Et tuer son enfant, cap ?

Elle aurait aimé que la Terre arrête de tourner aussi vite, que le temps ralentisse sa course effrénée. Où était celui qui avait fait l'enfant dans son ventre en ce moment? Avec qui était-il? Elle passait ses journées à l'éviter mais ne pouvait s'empêcher de penser constamment à lui une fois seule. Et elle l'était souvent en ce moment, seule. L'amour. Elle n'a jamais su réellement ce que ça voulait dire. Elle envoyait les personnes respirant l'amour. Elle les envoyait de pouvoir vivre de futilités. Elle, elle n'y arrivait pas. Seule chez elle, elle pensait à vous, à tous ces couples, ces hommes et ces femmes réunis par ce lien, ce sentiment dont tout le monde parlait et qui lui était totalement inconnu. Elle imaginait ce que vous

pouviez faire, ce que vous pouviez penser, ce que vous pouviez vous dire. L'amour n'était pas pour elle. Elle y avait cru parfois. Rarement, en fait. Mais dès qu'il s'était présenté sur son chemin, le grand amour, le pur amour, le bel amour, il l'avait mise enceinte. Non, l'amour n'était pas pour elle.

Elle a le sourire amer et vagabonde dans ses rues où il n'est pas bon d'être à une heure si tardive. Elle aimerait courir, s'enfuir et dire à la nuit qu'elle ne lui fait pas peur.

Mais elle continua sa marche monotone et regarda son corps. Pouvait-on remarquer une bosse sous son t-shirt? Elle se persuada que non, mais n'était pas totalement sûre pour autant. Elle rentra son ventre au maximum, lorsqu'elle s'aperçut que ses pas l'avait menée devant la maison de Julien. « ... Un majeur sera obligatoire pour t'accompagner. » Il fallait donc qu'elle prévienne quelqu'un, qu'elle aille quémander de l'aide. Cela signifiait assumer et elle en était incapable, vraiment.

Elle sonna. Julien se présenta devant elle, mais Elsa ne lui laissa pas le temps de parler.

« Je suis enceinte. »

Elle lui annonça la nouvelle sans tremblement dans la voix, comme lorsqu'on demande si tout va bien, comme lorsque l'on a besoin d'aide pour un problème sentimental et besoin de parler, que l'on annonce que la professeur de français ne sera pas là demain. Aussi simplement.

« Je suis enceinte. Il faut que tu m'accompagnes à l'hôpital. Mardi à onze heures. »

Julien eut un geste de recul, bégaya et resta la bouche ouverte. Elsa fit tout pour soutenir son regard. Il eut la décence de ne pas poser de questions mais lui fit comprendre qu'elle pouvait compter sur lui. Il comprit alors qu'elle n'avait pas besoin de soutien, juste d'un majeur pour l'accompagner car c'était obligatoire.

« D'accord. »

Le problème était réglé,

Elle partit en courant presque mais voulut se retourner pour lui dire que cela ne lui faisait pas peur, qu'elle n'avait peur de rien. Mais elle ne le fit pas; elle n'avait jamais très bien su mentir.

Les jours passaient et se ressemblaient. Elle traînait dans le froid, plus aucune envie ne subsistait, comme si son esprit était en mode OFF. Les conversations restaient insignifiantes, les autres devenaient ennuyeux, Surtout lui. Elle l'avait fui tout au long de la semaine. Sa boîte électronique craquait sous le nombre de mails non lus, sa messagerie téléphonique était pleine. Elle effaçait tout sans prendre le temps d'écouter ses longues plaintes.

Rien que le son de sa voix la dégoûtait et rien que de repenser qu'il y a une semaine encore, elle était à s'évanouir sur ses lèvres, qu'il aspirait ses soupirs, la révoltait.

Elle traçait ainsi un bilan à minuit passé. Le sommeil s'était exilé. Demain, l'Indésiré ne serait qu'un souvenir. Elle n'osait toujours pas toucher son ventre, ne serait-ce que l'effleurer. Alors elle serra les poings très fort, se rentra les ongles dans la peau jusqu'à se qu'apparaissent des petites lunes rouges dans le creux de sa paume, elle se broya les mâchoires pour ne plus penser.

Elle retrouva Julien à l'hôpital. Il se chargea de remplir les papiers, il récupéra une enveloppe marron. Elsa se sentait observée, comme si sur son front était écrit « ENCEINTE » Elle vérifia dans une glace qui se trouvait près d'elle mais sur son visage ne perlaient que quelques gouttes de sueur. Julien lui posa certaines questions auxquelles elle répondit par quelques acquiescements inaudibles. Ses jambes étaient devenues terriblement lourdes, refusant d'avancer ; alors Julien lui enlaça la taille et l'emmena malgré elle dans la salle d'attente.

Elles se ressemblaient étrangement.

Leurs mari s'agitaient, ne cessaient de bouger, puis se calmaient, leur prenaient la main, leur chuchotaient des mots qu'il voulaient rassurants près de l'oreille, puis apostrophaient

l'infirmière, se levaient, revenaient, partaient téléphoner, s'asseyaient. Bisous. Mots dans l'oreille. Rongeaient leurs ongles. Vérifiaient l'heure. Changeaient de position. Prenaient leur tête dans leurs mains. Respirer. Inspirer. Expirer. Doucement. Longuement. Recommencer.

Elles étaient chacune assises sur les chaises vertes, identiques, l'enveloppe posée sur leurs genoux.

Elles, elles ne bougeaient pas, restaient parfaitement immobiles. Certaines s'autorisaient à pleurer, des larmes coulant silencieusement sur des joues. Elles étaient des étrangères, mais se sentaient aujourd'hui rattachées par un lien très fort les unes aux autres : elles allaient toutes commettre un meurtre le même jour à quelques heures d'intervalles.

Aucune émotion ne ressortait, il régnait dans la salle l'odeur habituelle des hôpitaux. On marche dans les couloirs, on fait attention à ne pas parler trop fort. Oui, attention, cette salle est l'attente pour les I.V.G. Ne pas faire trop de bruit surtout. L'atmosphère était chargée de pleurs, de doutes et de malheur profond.

Julien la regarda en coin et esquissa l'ombre d'un rictus. Elle ne lui répondit pas. Ils s'assirent sur les chaises les plus éloignées.

Il tourna l'enveloppe entre ses doigts. Ne sachant ni quoi dire, ni quoi faire, il fixa son regard sur une tâche au sol. Pour combler le temps qui s'éternisait, ils jouèrent à pierre-feuille-ciseaux, elle dessina des moustaches aux mannequins des vieux « 20 ans », compta le nombre de carreaux par terre, au plafond puis réajusta son casque sur ses oreilles.

Moi, je t'offrirai des perles de pluies venues de pays où il ne pleut pas.

Et Brel chante. *Ne me quitte pas.*

Les notes résonnèrent dans son ventre, la chanson prit un nouveau sens. Elsa refusa la vérité, refusa de douter mais savait cependant qu'un choix était encore possible. Elle sentit monter en elle le torrent lacrymal qu'elle réprimait depuis une semaine et courut aux toilettes de l'hôpital, laissant Julien sur sa chaise, avec cette enveloppe et son inutile sourire compatissant et exaspérant.

Je creuserai la terre jusqu'après ma mort

Pour couvrir ton corps d'or et de lumière.

Elle s'assit sur la cuvette baissée et imagina une énième fois ce qui aurait pu être évité si le test avait affiché « - » dans des toilettes semblables à celles-ci. Eternel retour à la case départ.

Je t'inventerai des mots insensés que tu comprendras

Son cœur se coinça dans sa gorge, l'oxygène n'arrivait plus à traverser ses poumons et son encéphale était à saturation. Sensation étrange et mal inexplicable. Elle toucha son ventre, elle s'arrêta vers le nombril, elle tira sa peau et recouvra ses hanches de ses paumes. Il était là, sous ses doigts. Son ventre ne serait jamais déformé par son corps, elle ne connaîtrait pas cette envie de vomir traditionnelle, ne sentirait pas ses coups de pieds. Sa naissance ne sera pas le plus beau jour de sa vie, car sa naissance n'aurait jamais lieu.

Il aurait pu devenir son enfant, son premier enfant. Son ventre aurait grossi et elle lui aurait parlé à travers lui; sa venue aurait été attendue avec une impatience dévorante.

Elle n'aurait pas vu les regards méprisants, pas entendu les commentaires déplacés car elle n'aurait songé qu'à lui. Il serait devenir sa raison de vivre.

Il aurait pu devenir cela et bien plus encore mais, à cause de son égoïsme, il ne serait jamais qu'un lac de sang souillant des draps d'hôpital.

Et une voix malsaine lui répétait qu'une deuxième solution était encore possible.

Je n'vais plus pleurer, je n'vais plus parler.

Je me cacherai là à te regarder danser et sourire

Les larmes apparurent, sans crier gare. Elle se vida de tout ce qu'elle avait dû garder pour elle ces derniers jours, elle pleurait et c'était bon, tellement bon de baisser enfin les bras, de s'autoriser à être faible. Elle avait la morve au nez, les yeux rougis et la tête creuse.

Elle avait 16 ans. Un enfant.

Elle ne se souvint pas combien de temps elle était restée ainsi assise, mais elle se rappela qu'elle prit sa décision sans hésiter. Remplie de doutes depuis une semaine, l'évidence se présentait maintenant à ses yeux, et elle savait qu'elle ne regretterait pas. Elle pleura encore car demain serait dur, elle le savait, les jours qui suivraient aussi, ce serait terrible et pour cela, elle s'autorisa encore quelques minutes de larmes puis s'essuya rapidement le front, le nez, les yeux et rejoignit Julien qui l'enlaça dans ses bras, si fort qu'elle en perdit le souffle mais ne dit rien.

Et à t'écouter chanter et puis rire.

Une voix se fit entendre dans la salle.

« Mademoiselle Morel ? »

Julien lui lança dans un dernier regard un « bonne chance, et sois forte, et je t'attendrai » » et toutes ces choses qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire.

Ne me quitte pas

Elle suivit l'infirmière.

Ne me quitte pas.

« Il est minuit, ma maman est partie, viens ! »

Bonjour ! Je m'appelle Effy, j'ai huit ans. J'ai les cheveux noir corbeau, les yeux vert émeraude et la peau aussi blanche que Blanche Neige. Mon père est décédé avant ma naissance, enfin...c'est ce que ma mère m'a dit. Moi je sais qu'il est toujours vivant et qu'il est parti parce qu'il ne voulait pas d'enfant, je l'ai lu dans une lettre à maman.

Je vous présente ma copine Lila. Elle a douze ans et ses deux parents sont morts dans un accident de voiture à cause d'un chauffard ivre. Ce qui est marrant c'est qu'elle sent le lilas comme son prénom!! Lila est la seule copine que j'ai. Avant, à l'école tout le monde me parlait et jouait avec moi, mais depuis mon anniversaire plus personne ne me parle mais peu importe parce que Lila, elle, est toujours là pour moi. Elle vit à la maison mais ma maman ne le sait pas parce que je la cache. De toute façon même si elle ne se cachait pas maman ne le verrait même pas ; elle ne remarque déjà pas sa propre fille...

Ma maman est directrice dans une usine de chocolat. Avant, elle m'emmenait avec elle au travail de temps en temps. C'est même moi qui ai fait la première publicité pour le chocolat Caprice!! Je me rappelle même le slogan : « le chocolat Caprice, succombez à ses délices ». C'était amusant !!! Mais maman ne fait même plus attention à moi depuis que j'ai eu huit ans il y a maintenant six mois. Ma mère je ne la vois presque plus. Quand je me lève le matin elle

part au travail et quand je rentre de l'école elle n'est pas là. Des fois elle ne rentre même pas dormir à la maison.

« La porte vient de s'ouvrir!! Il faut aller au lit vite!! »

Aujourd'hui nous sommes dimanche. Avant, tous les dimanches j'allais dans le parc avec ma maman mais elle n'a plus le temps maintenant, elle passe ses journées à boire encore et encore. Je me lève et en m'avançant vers elle je dis:

« Bonjour ma petite maman! Tu as bien dormi? »

Mais elle ne me répond pas, elle fait comme si je n'existais pas depuis mon anniversaire et je trouve ça vraiment bizarre car moi je n'ai aucun souvenir de ce jour-là...

« Puisqu'elle ne me répond pas j'irai au parc avec Lila! ! »

20h30. Il faut qu'on rentre ou maman va se fâcher et je n'ai pas envie de me faire punir, ça fait trop mal ! Ma maman me met beaucoup de choses sur le dos, entre autres le fait que mon père ne soit plus avec elle ; donc quand elle a un peu trop bu elle me frappe encore et encore et encore jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de force. Mais je ne lui en veux pas à ma maman elle n'a que vingt-six ans après tout. Je lui ai gâché sa jeunesse, elle a raison.

Quand je suis arrivée à la maison, il y avait des bouteilles d'alcool partout!! Elle a encore passé sa journée à boire comme tous les dimanches depuis pratiquement six mois.

Vous savez, parfois j'ai du mal à comprendre pourquoi ma mère m'ignore à ce point mais à force, je prends l'habitude et n'y fais pratiquement plus attention.

« Maman où es-tu ? »

A quoi bon?? Elle ne me répondra pas de toute façon. Alors je vais me mettre à table et je constate qu'elle m'a encore oubliée. Elle ne fait plus à manger pour moi de toute façon.

Maintenant il n'y a qu'elle qui compte. Bon, demain il y a école, je dois aller me coucher. Bonne nuit tout le monde.

7h30. Mon réveil sonne. Je me lève à la recherche de ma maman, mais comme à son habitude elle est déjà partie au travail ou dans un bar. Peu m'importe je ne dois pas arriver en retard à l'école aujourd'hui, sinon la maîtresse va faire semblant de ne pas me voir, comme ma maman.

8h15. Je pars pour aller à l'école et je suis en retard, à cause de Lila, je vais devoir courir jusqu'à l'école. Alors je pars sans prendre le temps de fermer la maison à clé. De toute façon il n'y a rien à voler dedans mis à part du chocolat... Je vois le bus arriver et je cours pour l'attraper, mais trop tard, il est parti. Je cours à travers les rues, les gens me bousculent, comme si je n'étais pas là et ils ne s'excusent même pas!! L'adulte dit l'enfant ingrat mais lequel des deux est le plus ingrat? De toute façon personne ne fait plus attention à moi depuis mes huit ans, à croire que ce jour m'a maudite...

Je suis arrivée à l'école en retard encore... En entrant dans ma classe, ma maîtresse Madame Rallard annonce : « Prenez votre cahier et racontez le jour de votre dernier anniversaire et l'évènement qui vous a le plus marqué ce jour-là. »

Oh quelle chance!! Il y a une seule chose dont je me souviens et je vais leur raconter ce qui s'est passé et peut-être que là Madame Rallard fera attention à moi.

Stylo en main j'écris:

« Moi, ma maman n'avait rien préparé pour mon anniversaire. Alors avant de rentrer à la maison je suis allée au magasin à côté de l'école pour acheter du chocolat pour mon anniversaire. Mais il n'y avait plus du chocolat que maman fabriquait à son travail et je n'avais pas le droit de manger d'autres chocolats que les siens. Alors je me suis dit : "Si je le mange avant de rentrer à la maison elle n'en saura rien!!" Quelle idée merveilleuse!!! Pour la première fois de ma vie j'allais goûter à un autre chocolat que le chocolat Caprice!! Alors sur le chemin je me suis dépêché de le manger... Mon premier Kinder !!! Je vais vous dire un secret ce chocolat est meilleur que celui de ma maman!!

Je suis arrivée à la maison ma maman m'a enlaçée très tendrement et m'a conduite à l'intérieur. Il y avait un cadeau pour moi. J'étais très surprise et me suis empressée de l'ouvrir ; à ma grande déception c'était des chocolats Caprice. Alors je lui dis :

« Maman, pourquoi je dois manger que tes chocolats? Tout le monde mange des Kinder ou d'autres marques et toi tu m'interdis de manger autre chose que tes chocolats!!

- Tu n'es pas sérieuse j'espère Effy?! »

Ce jour-là, ma maman est entrée dans une colère noire et m'a frappée jusqu'à ce qu'elle se torde le poignet. Dans son regard s'était installée une grande haine, J'ai eu peur ce soir-là même si ce n'était pas la première fois qu'elle me frappait. J'ai cru qu'elle allait me tuer! Je suis donc montée dans ma chambre et j'ai fini ma soirée à...

- C'est fini mesdemoiselles, mettez votre nom sur la feuille ; sinon donnez-moi votre cahier de brouillon".

Madame Rallard passe de table en table pour ramasser copies et cahiers de brouillon. Arrivée devant moi elle souffle avec un air inquiet et demande :

« Quelqu'un sait dans quelle école est partie la petite Effy?? »

Les autres répondent qu'elles n'en savent rien et moi je ne comprends pas pourquoi elles disent ça.

En sortant, Lila était là ; elle m'attendait puis me dit

« Ça ne va pas Effy? Tu as l'air contrariée!

- Tout va bien, c'est bon !! Et qui t'a demandé de venir ? Laisse-moi tranquille à la fin !! J'ai une mère pour prendre soin de moi ! Tu n'es pas elle alors laisse-moi respirer c'est clair ?

- J'ai compris pas besoin de hurler!!"

Je suis partie en courant et en pleurant, chaque mot que Madame Rallard avait prononcé à mon sujet résonnait dans ma tête.

Je suis rentrée chez moi sans dire un mot et me suis couchée directement. Quelque chose avait changé dans ma chambre. Mes draps étaient devenus du plastique et la température était de moins trois degrés. Peu importe le froid m'emportera et m'endormira...

Soudain vers minuit j'ai entendu ma mère hurler:

« Si tu n'avais pas mangé ce chocolat, j'aurais pas accidentellement tuée ma très chère fille bien-aimée!! Pourquoi ne pas avoir jeté le papier? Cela t'aurait évité d'être morte. »

Elle a continué à crier ces affabulations puis est tombée dans un sommeil profond.

A 04 heures précises la police était chez moi par rapport à ce que ma mère avait hurlé. Une voisine s'était inquiétée et avait appelé la police. Ils ont découvert ma mère à moitié saoule. Elle a nié les faits mais les policiers ont pris l'initiative de fouiller la maison.

Soudain, l'un d'eux a crié :

« Commissaire venez voir en bas, à la cave! »

Le commissaire est descendu suivi de quelques policiers et de moi-même. Il s'est penché au dessus de notre congélateur et a annoncé:

« Arrêtez-moi cette femme!! »

J'ai hurlé, pleuré... Personne n'y prêtait attention alors j'ai décidé moi aussi de regarder dans notre congélateur.

J'ai découvert tout d'abord du plastique ressemblant à mes draps. Il y avait une petite fille à l'intérieur. Elle avait les cheveux noir corbeau, les yeux vert émeraude, la peau blanche de Blanche Neige. Les larmes sur ses joues s'étaient cristallisées à cause du froid. Alors j'ai compris que cette petite fille, c'était moi.

Ma mère a eu comme sanction la peine à perpétuité. Je trouve la punition bien lourde pour une enfant qu'elle ne désirait pas. Un jour en errant dans les rues, j'ai vu un journal où était marqué en première page:

« Dans un excès de rage, la PDG de l'usine Caprice tue sa fille pour un Kinder... »